

LES AUVERGNATS,

OU

L'EAU ET LE VIN,

VAUDEVILLE GRIVOIS EN UN ACTE,

DE M^{re} DÉSAUGIERS ET GENTIL;

Représenté pour la première fois à Paris, sur le
Théâtre des Variétés, le 25 août 1812.

~~~~~  
PRIX : 1 fr. 25 cent.  
~~~~~

A PARIS,

Chez POULET, Imprimeur, quai des Augustins, n° 9;

Et chez M^{me} CAVAGNACH, Libraire du Théâtre des
Variétés, boulevard Montmartre, n° 2.

1812.

PERSONNAGES.

PIERRE BONNEAU, porteur d'eau;
PERRETTE, fille de Bonneau,
M. ROBINEAU, marchand de vin,
NICOLAS, neveu de Robineau,
LAVIRON, batelier,
MARINETTE, femme de Laviron;
CRIQUET, joueur d'instrument,
Un Officier public,
Un Tambour.
Soldats.
Auvergnats.
Gens de la noce.

ACTEURS.

M. Tiercelin.
Mlle. Élomire.
M. Dubois.
M. Fernet.
M. Lefèvre.
Mlle Virginie.
M. Péroud.
M. Fleury.



La scène se passe dans un faubourg de Paris, sur une place où il y a une fontaine à gauche des spectateurs. À droite, est la maison de Robineau; quelques-unes de ses vitres doivent être en papier. Sur les second et troisième plans, sont des tables de bois, dont on n'apporte les bancs qu'au moment du repas de noce. Sur le premier plan, à droite, est un tonneau posé sur un chantier.

LES AUVERGNATS,

OU

L'EAU ET LE VIN.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les porteurs d'eau sont assis sur leurs seaux auprès de la fontaine ; les uns mangent , les autres jouent aux cartes , tandis que Nicolas est occupé à mettre en bouteilles la pièce de vin qui est sur le premier plan.

CHOEUR DES PORTEURS D'EAU.

Air du vaudeville des Innocens.

Vive l' métier de porteur d'eau :
Toute not' vie ,
Saus envie ,
En attendant un sort plus beau ,
Gaîment nous laissons couler l'eau ,

UN PORTEUR D'EAU.

Assis sur un seau ,
Plus à not' aise
Qu' sur une chaise ,
Nous ne craignons pas
De culbuter du haut en bas.
Je n' portons , dès que l' jour a lui ,
Sur nos épaules
Qu' nos bricolles ,

Tandis que d' plus rich' aujourd'hui
Y port' leux peine et leux ennui.

CHŒUR.

Vive l' métier de porteur d'eau, etc.

(Pendant le reste de la scène, les porteurs d'eau remplissent leurs seaux à la fontaine.)

NICOLAS, à part.

Sont-ils heureux! ils rient, ils chantent, ils mangent, et moi je bisque, je travaille et je jeûne. L' moyen d'avoir l' la force et du courage! V'là quatre jours aujourd'hui que Perrette n'a mis le pied cheux nous, ni moi cheux elle. Pourquoi donc les parens ne s'accordent-ils pas mieux, quand les enfans s'entendent si bien! C'est la faute d' mon oncle aussi; car ce n'est pas pour dire du mal de lui, mais c'est ben l'homme le plus vilain, le plus ladre, le plus coriace... Gnia qu'à voir comme il m'habille, comme il me nourrit, moi qui, avant de venir chez lui, étais gros comme c' tonneau, et rougeot comme l' vin qu'est dedans... Me v'là joliment défoncé! et des habits en perce de tous les côtés! mais tout ça ne serait rien, s'il voulait entendre raison sur mon amour; mais non, quand j' li demande Perrette, c'est comme si j' li demandais un p'tit écu; il est sourd.

AIR : *A l'eau, à l'eau.* (De la pauvre femme.)

J'ous beau le prier, c'est en vain;
Il trouv' d'elle à moi trop d' distance.
N' dirait-on pas qu'un marchand d' vin
Est un homme d' tant d'importance.
Il dit qu'un jour j'aurons du bien;
Qu' Perrette n'aura jamais rien;
Par conséquent, gnia pas moyen
Qu' jamais (*bis*) j' formions cette alliance.

LES PORTEURS D'EAU, sortant avec leurs seaux pleins.

A l'eau! à l'eau!

NICOLAS.

Queu maudit vertigo!
V'là nies amours tombées dans l'eau.

LES PORTEURS D'EAU, sortant.

Qu'est-c' qui demande l' porteur d'eau?

SCÈNE II.

NICOLAS, *seul d'abord*; BONNEAU *ensuite*.

NICOLAS.

Même air.

Non content de ne pas vouloir
Que j'épouse la fille à Pierre,
I' m' fait travailler jusqu'au soir,
Et queuqu'fois mêm' la nuit entière.
I' faut qu' tout seul je sois partout;
Mais à présent je m' moq' de tout,
Et j'irai, si l'on m' pousse à bout,
Me j'ter (*bis*) la tête la première...

BONNEAU, *entrant*.

A l'eau! à l'eau!

NICOLAS.

Vous v'là, monsieur Bonneau?

BONNEAU.

A l'eau! à l'eau!

NICOLAS.

V'là mes amours tombées dans l'eau.

BONNEAU.

Tes amours reviendront sur l'eau.

Et qu'est-ce que c'est, petit? toujours pleurant comme une Madeleine! Qu'est-ce qu'il y a encore de nouveau? conte-moi ça.

NICOLAS.

Il y a de nouveau que c'est toujours la même chose, excepté que mon oncle, qui m'avait défendu hier de parler à vot' fille, m'a défendu ce matin de la regarder.

BONNEAU.

Elle est pourtant bonne à voir, ma Perrette. Mais, escoute, mon garçon, tu es le neveu de ton oncle.

NICOLAS.

Oui, mais mon oncle n'est pas mon père.

BONNEAU.

Oh! je ne peux pas dire le contraire; mais c'est égal, ce brave homme, il a ses idées, et tu lui dis de l'obéissance; et puis, vois-tu, il n'y a pas que ma Perrette dans le monde.

NICOLAS.

Si fait, M. Bonneau, il n'y a qu'une Perrette pour Nicolas. J'aurais bien voulu vous voir, si on vous avait refusé sa mère, quand vous étiez amoureux d'elle.

BONNEAU.

Ma pauvre Thérèse? oh! dans nos montagnes, ça ne serait pas arrivé, parce que chez nous, vois-tu, pauvreté n'est pas vice.

AIR : *Suzon sortait de son village.*

D' marier garçon et demoiselle
 Quand à Paris on a l' projet,
 Combien a-t-il? combien a-t-elle?
 Est l' premier compliment qu'on s' fait.
 Mais, Dieu merci,
 C' n'est pas ainsi
 Qu' dans nos montagnes
 On prend ses compagnes.
 J' faisons moi's d' cas
 D' cent mill' ducas
 Que d' la gaité,
 Et surtout d' la bonté.
 J' sis ben portant, vous gentilette;
 Vous me voulez, moi j' vous veux bien;
 J'ai de l'argent, vous n'avez rien,
 C'est une affaire faite. (Ter.)

NICOLAS.

Ah! qu' vous êtes heureux, M. Bonneau, d'êt' d'un pays où qu'on s' marie si aisément! Dit' donc, si vous vouliez êt' ben aimable, ça s'rait d' parler encore une fois à mon oncle à not' sujet.

BONNEAU.

Qu'est-ce que tu dis? que je parle encore à un homme qui, parce que je suis porteur d'eau, a l'air de me mépriser. Je suis pauvre, c'est vrai; mais, écoute, j'ai la conscience pure comme l'eau de c'te fontaine, entends-tu?

Il n'y a pas de mélange chez nous, et tous les marchands de vin ne peuvent pas en dire autant.

NICOLAS.

Mais c' n'est pas l'état qu' vous avez qui l'offusque, c'est l'argent qu' vous n'avez pas ; car si l'eau se vendait aussi cher que l' vin, il toperait tout d' suite ; et t'nez, j' vas vous donner une idée de sa lésinerie.

AIR : *Du partage de la richesse.*

L'an passé, par suit' d'un' colère,
S' croyant à son dernier moment,
Il demand' ben vite un notaire
Pour lui dicter son testament ;
Mais, dans son avarice extrême,
Donner lui parut si cruel,
Qu' par mégard' il s' nomma lui-même
Son légataire universel.

BONNEAU.

Oh ! j' sais ben que l' brave homme il aime c' qui se compte ; mais j' dis, quoiq' ça...

AIR : *La maison de monsieur Vautour.*

I' n' faut pas qu'il vienne s' vanter
D'avoir plus que moi d' numéraire,
Ni qu'il s'avise de m' chanter
Qu' sa fortune est liquide et claire ;
I' n' peut pas avoir oublié
Qu' j' l'ons aidé dans son commerce,
Et qu' j'y d'vriens être d' moitié
Pour les fonds qu' tous les jours j'y verse.

NICOLAS.

Sûrement ; mais si c'est un ingrat, faut-il que j'en souffre ? J' vous en prie, encore un p'tit mot, pas plus grand qu' ça.

BONNEAU.

Allons, je veux bien encore une fois risquer le paquet, parce que tu es un bon garçon qui rendra ma Perrette heureuse.

NICOLAS.

M. Bonneau, certainement.....

BONNEAU.

Oh ! je te vois travailler tous les matins de la fontaine, &c.

Je ne te perds pas de vue ; aussi, sois tranquille, je m'en vais de ce pas.....

NICOLAS.

Parler à mon oncle ?

BONNEAU :

Pas encore ; j'ai quelque chose de plus pressé à faire ; mais à mon retour.....

NICOLAS :

Comment de plus pressé ! qu'est-c' qu'il y a donc de plus pressé que ça ?

BONNEAU.

Et les pratiques de mon pauvre frère, qui est dans son lit depuis huit jours, qu'est-ce qui les ferait si je n'étais pas là ? il risquerait de les perdre toutes, et j'aurais ça à me reprocher.

NICOLAS.

Et vous allez comme ça monter des trois, quatre, cinq étages pour son compte ?

BONNEAU.

Et à la fin de la journée j'en monte encore sept pour lui porter son argent ; je suis bientôt en haut, je t'en réponds : le plaisir d'obliger donne des ailes.

NICOLAS.

Mon oncle ne connaît pas ces ailes-là.

BONNEAU.

Que veux-tu, chacun vole à sa manière.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ROBINEAU, *sortant de chez lui.*

Bonneau va remplir ses seaux.

ROBINEAU :

Là ! je l'aurais parié ! Que fais-tu là ? est-ce ainsi que tu travailles ? Et ce vin est-il tiré ?

NICOLAS.

Il est même bouché, mon oncle.

ROBINEAU.

Eh bien ! est-ce qu'il n'y a rien à faire à la maison ? est-ce que nous n'attendons pas une noce ?

NICOLAS.

Qu'est-ce que ça me fait, tant que ce ne sera pas la mienne !

ROBINEAU.

Allons, pas de raison ; tu devrais savoir que je t'ai défendu de parler à ces gens-là.

BONNEAU.

A ces gens-là ! Ah ça, dites donc, voisin, il n' faut pas avoir l'air d' mépriser l' monde.

NICOLAS.

C'est vrai, mon oncle, il n' faut pas...

ROBINEAU.

Il ne faut pas... il ne faut pas vous encanailler.

(Il le pousse dehors, et Nicolas, en sortant, fait des signes à Bonneau.)

SCÈNE IV.

BONNEAU, ROBINEAU.

BONNEAU, *prenant un de ses seaux, et menaçant de le jeter aux jambes de Robineau.*

Encanailler ! ah ! c'est trop fort ! gare les jambes !

ROBINEAU.

Ne jetez pas !... *(A part.)* Il le ferait comme il le dit.

BONNEAU.

Savez-vous ce que c'est que de la canaille ?

ROBINEAU.

Mieux que vous.

BONNEAU.

La canaille ! c'est l'homme riche qui laisse mourir de faim tout son monde ; la canaille ! c'est le chef de famille qui préfère quelques écus au bonheur de ses enfans ; la canaille ! c'est l'aubergiste qui donne de l'eau rouge pour.....

ROBINEAU.

Paix donc ! paix donc ! Pourquoi ne pas prendre une trompette tout de suite ?

BONNEAU.

Oh ! il n'y a pas besoin de trompette ; c'est comme ça. Je vous ai demandé votre neveu pour ma Perrette ; vous me l'avez refusé, et je vous ferai voir que qui refuse musc.

ROBINEAU.

Ta, ta, ta, ta, joli mariage ! et surtout bien sortable !

BONNEAU.

Qu'est-ce qu'il y manque donc ?

ROBINEAU.

Tout. D'abord, j'aime trop mon neveu pour lui donner un sou de mon vivant ; dissipateur comme je le connais, je m'en garderais bien.

BONNEAU.

Eh ! le pauvre garçon, que voulez-vous qu'il dissipe ? Et puis d'ailleurs, est-ce qu'ils n'auraient pas tous les deux une tête pour se conduire, des bras pour travailler, des jambes pour faire leur chemin ?

ROBINEAU.

Oui, et des yeux pour pleurer.

BONNEAU.

Eh ! laissez donc...

AIR : *Ah ! que de chagrins dans la vie. (De Lantara.)*

Jamais de chagrin ni de larme
Pour les hommes laborieux :
Le travail est toujours une arme
Qui protège les malheureux.
Oui, la Misère, avec sa sombre escorte,
En vain chez eux veut pénétrer ;
Elle peut bien aller jusqu'à la porte,
Mais elle n'ose pas entrer.

ROBINEAU.

Croyez ça, et buvez de l'eau. D'ailleurs, ce n'est pas encore ça ; je veux bien vous donner raison là-dessus ; mais convenez au moins qu'il y a une distance énorme de votre état au mien.

BONNEAU.

Oh ! M. Robineau, vous savez mieux que personne que l'eau se marie bien avec le vin. Et puis, est-ce parce que vous êtes mieux habillé que moi que vous faites tant le fier ? Allez, allez, aux yeux de celui qui est là haut, habit de serge ou de ratine, c'est bien bonnet blanc et blanc bonnet.

ROBINEAU.

De la philosophie, Dieu me pardonne ! un porteur d'eau philosophe !

BONNEAU.

Ah ! je n' sais pas ce que c'est qu'un philosophe ; mais escouta, escouta.

Air du vaudeville des Pierrots.

Le soldat porte l'uniforme,
Le médecin s'habille en noir ;
Tout homme ici-bas a sa forme
Qui le fait plus ou moins valoir.
Nous sommes tous de même espèce ;
Le cachet seul marque nos rangs :
Voilà pourquoi la même pièce
Produit tant de vins différens.

ROBINEAU.

Calambredaines que tout cela ! Voilà un quart d'heure que vous jetez des pierres dans mon jardin ; mais, je vous en prie, ne cassez pas les vitres.

BONNEAU, *regardant aux fenêtres de la maison.*

Elles sont belles vos vitres ! Je vous donnerai six feuilles de papier, et nous serons quittes.

ROBINEAU.

La main me démange.

BONNEAU.

Ah ça, voyons, une fois, deux fois, trois fois, voulez-vous de ma fille pour votre neveu ?

ROBINEAU.

Non, non, non.

BONNEAU.

Hé bien, gardez votre Nicolas et votre magot ; ma Perrette trouvera avec ce qu'elle a ce que vous ne trouverez pas avec toute votre fortune : si la nôtre est petite, du moins elle est claire.

ROBINEAU.

Et la mienne est sûre.

BONNEAU.

Je ne dis pas le contraire ; mais vous seriez peut-être bien embarrassé de dire comment vous l'avez acquise.

ROBINEAU.

Ah ! par exemple, celui-là est un peu violent ! Comment je l'ai acquise ?

BONNEAU.

Oui, contez-nous un peu ça.

ROBINEAU.

Comment je l'ai acquise ! (*Il tire sa montre.*) Apprenez que... voilà midi ; vous êtes bien heureux que je n'aie pas le temps de vous répondre.

(*On entend crier à l'eau.*)

BONNEAU.

C'est plus tôt fait.

(*Robineau rentre.*)

SCÈNE V.

BONNEAU, PERRETTE.

PERRETTE, *arrivant avec ses seaux vides.*

AIR : *Ah ! fillette, n'ayez jamais peur.*

Quand c'tilà qui vous touche au cœur

Vous fait une caresse,

Gnia pas d' fortune, pas d' grandeur

Qui vaille cette ivresse :

La richesse

N' fait pas l' bonheur ;

Il est tout dans la tendresse.

BONNEAU.

Ah ! t'as ben raison , ma Perrette !

ENSEMBLE.

La richesse
N' fait pas l' bonheur ;
Il est tout dans la tendresse.

BONNEAU.

Même air.

Dans son ménage un laboureur
Rit et chante sans cesse ;
Tandis qu' dans l' sien , un grand seigneur
Souvent sèche d' tristesse ;
La richesse
N' fait pas l' bonheur ;
Il est tout dans la tendresse.

PERRETTE.

C'est bien vrai , mon père.

ENSEMBLE.

La richesse , etc.

BONNEAU.

Eh mais , comme te voilà donc guillerette !

PERRETTE.

Oh ! c'est que j'ai fait une bonne matinée , mon père !

BONNEAU.

Voyons , conté-moi donc ça.

PERRETTE.

D'abord je vous dirai que mon oncle va bien.

BONNEAU.

Il a donc vu le médecin ?

PERRETTE.

Au contraire. Ensuite j'ai fait toutes les pratiques de
notre malade.

BONNEAU.

Ah ! tu m'as volé celui-là , par exemple.

PERRETTE.

Dam ! mon père , c'est tous les jours votre tour , et ça

n'est pas juste, ça ; et puis d'ailleurs vous savez bien que la peine que je vous épargne est un plaisir pour moi.

BONNEAU.

Je te reconnais-là

PERRETTE.

Après ça, vous savez bien la pratique qui se marie aujourd'hui, que vous lui avez enseigné la maison de M. Robineau pour faire le repas de noce ?

BONNEAU.

M. Laviron ? oui ; hé bien ?

PERRETTE.

Hé bien, il nous a invités.

BONNEAU.

Vrai !

PERRETTE.

Eh oui, donc !

BONNEAU.

Et M. Robineau qui ne veut pas que nous mettions le pied chez lui ; il ne s'attend pas à celle-là... Oh ! la bonne niche !

PERRETTE.

Et puis il m'a bien promis qu'il lui parlerait pour nous, et que s'il refusait encore, il irait plutôt faire la noce ailleurs.

BONNEAU.

Tiens, mon enfant, autant de coups d'épée dans l'eau.

PERRETTE.

Hé bien, moi, mon père, j'ai de l'espoir. On peut bien aimer l'argent, mais ça n'empêche pas d'aimer ses parens, ça.

BONNEAU.

Ah ben oui, aimer ses parens ! M. Robineau ! M. Robineau !

ROBINEAU, paraissant à la fenêtre de sa maison.

Il me semble qu'on m'appelle.

BONNEAU, continuant.

Laisse donc, il ne s'aime pas lui-même, puisqu'il se refuse tout ; c'est un vrai fesse Mathieu.

ROBINEAU , à la fenêtre.

Ils parlent de moi , écoutons.

BONNEAU.

Quoique ça , vois-tu , ça me tracasse , parce que j'avais arrangé ce mariage-là dans ma tête , et je m'étais dit : si M. Robineau fait quelque chose pour son neveu , je donnerai à ma Perrette , d'abord ce gros tonneau ous que nous avons mis des fonds , tu sais ?

PERRETTE.

Oui , mon père.

ROBINEAU , à la fenêtre.

Comment , des fonds !

BONNEAU.

Ensuite , je lui donnerai ces deux hôtels que j'ai dans la rue d'Enfer.

ROBINEAU.

Diable !

BONNEAU.

Avec ça la grande maison de l'Estrapade ous que reste le parfumeur.

ROBINEAU.

Peste !

BONNEAU.

Et puis les trois petites sur la place de Sonbonne.

ROBINEAU.

Ceci change furieusement la thèse.

BONNEAU.

Avec ça et de l'économie on ne craint pas de mourir de faim.

ROBINEAU.

Je le crois parbleu bien ! Descendons vite , et tâchons de raccommoder les choses. Comment ! il est propriétaire !

(Il quitte la fenêtre , et Nicolas parait , faisant entendre par signes à Perrette qu'il veut lui parler.)

PERRETTE.

Dites donc , mon père , il est midi sonné ; la besogne

est faite ; si vous alliez un peu vous requinquer pour la noce ?

BONNEAU.

T'as raison... Est-ce que tu ne vas pas venir, toi ?

PERRETTE.

Pardonnez-moi, mon père ; je ne tarderai pas à vous rejoindre.

BONNEAU.

Ne sois pas long-temps ; tu sais que je ne suis pas long à faire ma toilette, moi.

AIR : *J'ai vu le parnasse des dames.*

Bien des gens ont tant de parures,
Qu'ils n' savent laquelle choisir.
Sous leurs paillett' et leurs dorures
Ils bâillent à faire plaisir.
Mes habits n' sont pas en grand nombre,
Vu que j' n'en ai qu'un ; mais, morgué !
Si sa couleur est un peu sombre,
Il cache toujours un cœur gai.

Perrette et Bonneau répètent ensemble.

Nos habits n' sont pas en grand nombre, etc.

(Bonneau va prendre ses seaux, et sort.)

SCÈNE VI.

PERRETTE, NICOLAS.

NICOLAS.

Ah ? mam'zelle Perrette, j' sis ben aise de vous voir. J'ai tant de choses à vous dire, que je n' sais par où commencer.

PERRETTE.

Ah ! mon dieu ! et si votre oncle nous voyait ensemble, il serait d'une colère !...

NICOLAS.

Pas de danger. Il a c'te noce dans la tête, v'là l' moment du coup d' feu, et puis d'ailleurs, j'ai pris mon parti ; j' suis majeur d'avant-z'hier, par conséquent maître d' ma personne, et gnia pas d'oncle qui tienne, liberté, libertas.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ROBINEAU.

ROBINEAU.

Ah! maudrôle! je t'y prends encore! (*Nicolas s'enfuit*).
 Pendant qu'on s'enflamme ici, le feu de la cuisine s'éteint,
 le rôti ne tourne plus, la broche est à bas. (*À la cantonade.*)
 Qu'on remonte le contre-poids; qu'on arrose le dindon,
 et que je vous trouve à la broche en rentrant.

SCÈNE VIII.

ROBINEAU, PERRETTE.

ROBINEAU, à part.

C'est bien pour un blanc-bec de cette espèce, que l'on
 aura des tonnes d'argent, et des maisons sur le pavé de
 Paris! (*à Perrette, qui prend ses seaux pour sortir.*) Eh!
 bien, vous me fuyez, Perrette?

PERRETTE.

Nous ne parlons pas aux gens qui nous méprisent.

ROBINEAU.

Qui vous méprisent! est-ce que vous croyez que c'est
 par mépris que je vous ai refusé la main de mon neveu?
 Ah! si vos yeux avaient su lire dans mon cœur!

PERRETTE.

Je ne vois pas où il fait si noir.

ROBINEAU.

De la méchanceté! mais c'est égal, je vous la pardonne.

PERRETTE.

Eh! bien, vous avez tort, parce que je ne vous par-
 donne pas la vôtre; non, je ne vous la pardonne pas,
 comme il n'y a qu'un Dieu au ciel!

ROBINEAU.

Allons, allons, ne semble-t-il pas que je suis un ty-
 ran! Je veux bien avoir eu des torts; mais si je viens ici
 pour les réparer, là, qu'avez-vous à dire!

PERRETTE.

Ah ! puisque c'est comme ça, c'est pas l'embarras, nous pouvons parler affaire.

ROBINEAU.

Mais, pour parler plus à notre aise, ne pourrions-nous pas nous asseoir ? car je vous avouerai que je suis très-fatigué. Depuis ce matin je suis occupé à faire du vin de Beaune, je ne sens pas mes jambes.

PERRETTE.

Oh ! c'est ben aisé. (*Elle renverse un seau qu'elle lui présente.*) Pardon, excuse au moins si je vous présente un siège comme ça ; dam, c'est un meuble de fontaine, voyez-vous.

ROBINEAU, s'asseyant.

Oh ! un seau à côté de Perrette !

PERRETTE.

Ah ! pas de compliments, je vous en prie, et revenons à ce que vous disiez tout-à-l'heure.

ROBINEAU.

Volontiers. D'abord, dites-moi un peu comment il se fait que votre père continue l'état de porteur d'eau, avec la fortune qu'il possède ?

PERRETTE.

De la fortune à nous ! qu'est ce que vous dites donc ?

ROBINEAU.

Allez-vous dire que votre père n'est pas riche ?

PERRETTE.

Riche ? Allons donc, vous voulez rire.

ROBINEAU.

Et ce tonneau où votre père a mis des fonds ? et ces deux hôtels de la rue d'Enfer ? ces maisons de l'Estrapade, de la place Sorbonne ?...

PERRETTE, à part.

Oh ! la bonne méprise ! ne le désabusons pas ?

ROBINEAU.

Ne serait-ce pas un meurtre de voir un si beau patrimoine devenir la proie, car c'est le mot, la proie d'un

jeune étourdi, d'un petit prodigue, qui mangerait votre fortune comme il boirait un verre d'eau.

PÉRRETTE.

Ah ! M. Nicolas est un garçon rangé !

ROBINEAU.

Oh, rangé ! si on veut.

PÉRRETTE.

Et qui m'aime à se mettre dans le feu pour moi !

ROBINEAU.

Oui, qui m'aime, qui m'aime. Elles ont tout dit quand elles ont dit cela. Ah ! mon dieu ! si jeunesse savait !...

PÉRRETTE.

Et si vieillesse pouvait !

ROBINEAU.

Tenez, venons au fait. M. Nicolas n'a rien qui vous convienne ; au lieu que moi...

PÉRRETTE, *riant*.

Vous !

ROBINEAU.

Oui, moi. Je suis votre fait. Que diable, essayez-en, et vous verrez.

PÉRRETTE.

Oh ! que nenni, parce que, voyez-vous, le mariage est comme les fricots que servent les aubergistes : une fois que vous y avez goûté, bon ou mauvais, le plat vous reste.

ROBINEAU.

Vous ne vous en repentirez pas ; car, foi de Robineau, je vaux mon neveu, à peu de chose près.

AIR : *Un canard déployant ses ailes.*

La main de gentille fillette

Tôt ou tard devient notre bien.

Donne-moi la tienne, poulette.

PÉRRETTE.

Non, non, sans mon cœur on n'a rien.

ROBINEAU.

Ah !

PÉRRETTE.

Non.

(20)

ROBINEAU.

Ah!

PERRETTE.

Non.

Sans mon cœur on n'a rien.

ROBINEAU.

C'est comme je l'entends, ma chère,
Je veux avoir le cœur ou rien.
Cède, pouponne, à ma prière.

PERRETTE.

Non, non, vous n'aurez pas le mien.

ROBINEAU.

Ah!

PERRETTE.

Non!

ROBINEAU.

Ah!

PERRETTE.

Non.

Vous n'aurez pas le mien.

BONNEAU, *en dehors.*

Perrette! Perrette!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, BONNEAU *endimanché.*

BONNEAU.

Eh bien, qu'est-ce que c'est que ça?

PERRETTE.

Mon père, ce n'est pas ma faute.

ROBINEAU.

Père Bonneau!

BONNEAU.

Est-ce que je ne t'avais pas défendu de parler à ces
gens-là?

ROBINEAU.

Comment, ces gens-là?

BONNEAU.

Est-ce que tu n'as pas ta toilette à faire ?

PERRETTE.

V'là qu'j'y vas. C'est que M. Robineau....

BONNEAU.

Que je te voye encore t'encanailler comme ça !

ROBINEAU.

T'encanailler ! mais je crois, Dieu me pardonne, qu'il me rend la monnaie de ma pièce ! C'est égal ; il est riche, filons doux. (*Perrette sort.*)

SCÈNE X.

ROBINEAU , BONNEAU.

BONNEAU.

Ah ! ça , dites donc , voisin , sur quelle comète est-ce que vous avez donc marché aujourd'hui , pour parler à ma fille , vous qui ne vouliez pas la regarder ce matin.

ROBINEAU.

Dam , mon ami , je suis venu à resipiscence.

BONNEAU.

A résipi....

ROBINEAU.

Oui , à jubé.

BONNEAU.

Ah ! j'entends , j'entends. Vous mettez les pouces ! vous consentez au bonheur de ces pauvres enfans. Vous êtes un brave homme.

ROBINEAU.

Vous vous trompez. Ce n'est pas mon neveu que je donne à votre fille.

BONNEAU.

Bah !

ROBINEAU.

C'est bien mieux que cela.

BONNEAU.

Qui donc ?

ROBINEAU.

Moi.

BONNEAU.

Vous ? laissez donc tranquille, vous plaisantez.

ROBINEAU.

Non.

BONNEAU.

Et quest-ce que vous voulez qu'elle fasse de vous ?

ROBINEAU.

Eh ! parbleu, ce que l'on fait d'un mari. Je sais que mon neveu est plus jeune que moi, et que si vous consultez votre fille, elle penchera de son côté, c'est clair ; cette jeunesse, ça ne pense qu'à l'agréable ; mais c'est à vous de penser à l'utile ; car enfin êtes-vous son père ou non ?

BONNEAU.

Je le crois toujours.

ROBINEAU, tirant sa tabatière.

Eh bien, vous avez une volonté, une autorité (il offre du tabac à Bonneau), qué diable ! usez-en, (fermant la boîte) et ferme, encore !

BONNEAU.

Oh ! les mots je veux, je prétends, j'ordonne ne sont pas de notre patois.

ROBINEAU.

Mais si elle consent ?

BONNEAU.

Oh ! ça c'est différent. Alors je signe et je pataraphe.

ROBINEAU.

Oh ! ben, v'la tout ce qu'on vous demande.

BONNEAU, à part.

Diable emporte si j'y comprends rien !

ROBINEAU.

A présent, dites-moi un peu, combien peuvent vous rapporter les maisons que vous avez à Paris ?

BONNEAU.

Les maisons ? Je vas vous dire ; ça peut rapporter, bon

un mal an ; environ quatre-cent-cinquante à cinq cents francs.

ROBINEAU.

Laquelle ?

BONNEAU.

Toutes.

ROBINEAU.

Mais ce sont donc des bicoques que vos hôtels ?

BONNEAU.

Qu'est-ce que vous dites, des bicoques ! Des maisons de six étages où que la vôtre danserait dedans. Ce n'est pas l'embarras, les affaires iraient bien mieux si j'avais pu conserver les six autres que j'avais l'année dernière.

ROBINEAU.

Six autres maisons !

BONNEAU.

Oui ; mais une maladie de trois mois que j'ai faite, me les a fait perdre.

ROBINEAU.

Une maladie vous a fait perdre vos maisons !

BONNEAU.

Elles m'ont quitté, parce que vous pensez bien qu'elles ne devaient pas souffrir de ça.

ROBINEAU.

Vos maisons vous ont quitté !

BONNEAU.

Oh ! mon dieu, oui ; elles en ont pris un autre.

ROBINEAU.

Un autre ! un autre quoi ? car je n'y entends plus rien. N'êtes-vous pas propriétaire ?

BONNEAU.

Propriétaire, moi ? oui de mes seaux et de mes briques.

ROBINEAU.

Mais ces maisons que vous avez ?...

BONNEAU.

Ce sont mes pratiques, à qui je porte de l'eau trois fois par semaine.

ROBINEAU.

Eh ! va-t-en au diable , toi , ta fille et tes pratiques. Et moi qui me confondais en politesses !

RONNEAU.

Et voilà le monde ! quand la fortune s'en va , la politesse déménage... J'entends la noce ! allons chercher Perrette. (Il sort.)

SCÈNE XI.

(Pendant cette scène Robineau , Nicolas et les garçons mettent le couvert en dehors devant la maison.)

MARINETTE , LAVIRON , GENS DE LA NOCE.

CHŒUR.

AIR : *Allons aux prés Saint-Gervais.*

Allons au p'tit Ramponneau
Danser et faire
Bonne chère ;
On trouve au p'tit Ramponneau
Gaité sans fard et vin sans eau.

MARINETTE.

J'vends du poisson , et mon homme
A , sur la Seine , un bateau ,
Par ainsi je vivrons comme
L' poisson dans l'eau.

CHŒUR.

Allons au p'tit Ramponneau , etc.

LAVIRON.

J'espérons qu'un' circlaïre ,
Neuf mois après not' lien ,
Dira qu' l'enfant et la mère
Se portent bien.

CHŒUR.

Allons au p'tit Ramponneau , etc.

LAVIRON , à Robineau.

Dites-donc , luron , c'est-i vous qu'êtes l' bourgeois ?

ROBINEAU.

Pour vous servir , messieurs. Et c'est sans doute vous qui êtes la noce que j'attends ce matin ?

LAVIRON.

Eh ! oui , malin. Allons , sers-nous vite.

MARINETTE.

Et du bon.

ROBINEAU.

A la minute. Mais avant tout, dites-moi un peu, avez-vous là tout votre monde ?

LAVIRON.

Mais oui, excepté le père Bonneau et sa fille, qui vont venir pendant qu'on servira.

ROBINEAU.

Comment ! Bonneau, le porteur d'eau ! vous avez invité ça ?

LAVIRON.

Pourquoi donc pas ? Oh ! je n' suis pas fier. N' suis-je-ti pas batelier ? Toute la différence que je trouve de moi à lui, c'est qu'il porte l'eau.

MARINETTE.

Et toi, c'est l'eau qui te porte.

LAVIRON.

Et puis d'ailleurs, vous devriez en être aussi bien aise que nous.

MARINETTE.

Est-ce que ce n'est pas lui qui nous a indiqué vot' maison pour faire la noce.

ROBINEAU.

Bah ! c'est lui qui..

LAVIRON.

Ça vous étonne, père la joie ? Entre amis ça s'fait toujours comme ça.

ROBINEAU.

Entre amis ; c'est bientôt dit.

MARINETTE.

Comment ! est-ce que vous ne seriez pas bien ensemble ?

NICOLAS.

Ah ! mon dieu, non ; et v'la mon chagrin.

ROBINEAU.

Allons, taisez-vous raisonneur, et allez voir à la basse-cour si j'y suis. (*Nicolas sort.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Nicolas.*

LAVIRON.

Ah! ça, voisin, i faut qu'ça s'arrange. J'n'entendons pas qu'on s'boude ici. Je n'voulons que d'la bonne amiquié un jour d'mariage.

ROBINEAU.

C'est fort aisé à dire; mais chacun connaît ses affaires... Eh! mon dieu! s'il fallait céder à toutes les amourettes des enfans, on les marierait cinq ou six fois par semaine.

LAVIRON.

Allons, papa, je vois que vous avez une vieille dent contre cette famille-là.

ROBINEAU.

Moi, une dent! vous me connaissez-bien! chez moi, il n'y a pas de dent qui tienne.... (*apercevant Bonneau et Perrette qui entrent.*) Tenez, les voilà. Je vous laisse ensemble. Je vais voir si l'oie et le canard sont bientôt prêts. Vous voyez que je pense à vous. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

LAVIRON, MARINETTE, LE NOTAIRE,
BONNEAU, PERRETTE, GENS DE LA NOCE.

BONNEAU, *à Perrette.*

Non, te dis-je. Je ne veux plus entendre parler de mariage.

LAVIRON.

Excepté du nôtre, j'espère, hein, père Bonneau?

BONNEAU.

Oh! ça c'est juste, M. Laviron, et vous nous voyez requinqués pour y faire honneur. (*À Perrette qui pleure.*)

Veux-tu bien ne pas pleurer comme ça, quand je te dis
(*A Marinette.*) Serviteur à mam'selle Marinette.

MARINETTE.

Mam'selle! Vous pouvez bien dire madame gros
comme le bras, et sans mentir.

PERRETTE.

Ah! vous êtes heureuse vous, madame Laviron, vous
avez ce qu'il vous faut, tandis que moi on me le refuse.

MARINETTE.

Soyez tranquille, mam'selle Perrette. Je tâcherons de
de nous arranger d' manière à n' pas être heureux tout
seuls.

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

J' somm' tous deux ben contents, sans doute,
D' pouvoir l'un à l'autr' nous unir ;
Mais j' me r'proche l' plaisir que j' goûte,
Quand j' vois près de moi quelqu'un souffrir.
Qu'à vot mariage rien n' s'oppose,
Je serons heureux doublement,
Car l' bonheur est la seule chose
Qui se double en se partageant.

PERRETTE.

Ah! je vois ben que vous n'avez pas oublié ce que vous
m'avez promis.

LAVIRON.

Allez, mam'selle, oublier de rendre service! j'oublie-
rions, plutôt de boire, morgué; c' qui pourtant n' m'est
jamais arrivé.

BONNEAU.

Oh! j' sais ben qu' vous êtes un brave homme. Tenez,
madame Laviron, vous êtes ben tombée, allez, et quand
il vous promettra quelque chose, je suis sûr qu'il ne vous
manquera pas; oh! il ne ne vous manquera pas.

LAVIRON.

Eh! mais en parlant de ça, je me suis laissé dire à
c' matin, qu' vot' Robinard, Robinet, Robineau, je
n' sais pas comment vous l'appellez, c'est zégal, était z'un
particulier qui n'attachait pas ses chiens avec des sau-
cisses.

PERRETTE.

Oh ! je le crois bien. Il est trop ladre pour ça.

LAVIRON.

Je me suis laissé dire itou à la municipalité, ous que nous venons de patarapher not' bonheur, qu'on allait proclamer une proclamation pour inviter les consommateurs qui auraient à se plaindre des marchands de vin à v'nir faire leux déclaration chez le magistrat de sûreté de l'arrondissement.

BONNEAU.

Vrai. Oh ! mauvaise affaire pour lui.

LAVIRON.

Est-ce que je n' pourrions pas par queng' manigance... mais oui ; v'là une illumination qui me tombe de là haut. Mam'selle Perrette, M. Nicolas sera vot' homme.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, NICOLAS *arrivant avec un plat sur lequel est un dindon rôti.*

NICOLAS.

Son homme ! son homme !

BONNEAU.

Tenez, le voilà qui arrive tout chaud.

PERRETTE.

Est-ce que ça serait-i possible donc ça ?

LAVIRON.

Soyez tranquille, j' vous l' promets, foi d' Laviron, et Laviron a toujours ben mené sa barque.

NICOLAS.

T'nez, M. le marié, j' suis si content que j' vous sauterais au cou sans l' dindon que v'là.

MARINETTE.

Eh ! ben, moi, j' vas l'embrasser pour toi.

LAVIRON.

Qui ? le dindon !

MARINETTE.

Ce s'ra la même chose, parce qu'une bonne action le jour d'un mariage, ça doit porter bonheur.

LAVIRON.

AIR : *Sans être belle on est aimable.*

J' vas lui faire une peur si belle,
Et si bien troubler sa cervelle,
Qu'il faudra bien que l' vieux madré
En passe partout où j' voudrai (*bis*).

PERRETTE ET NICOLAS.

Mais comment l' forc' rez-vous d' se rendre ?

LAVIRON.

Oh ! j'ai le plus sûr des moyens.
Par l'intérêt je vais le prendre.

BONNEAU ET NICOLAS.

Par l'intérêt, { oh ! je } le tiens.
 { oh ! tu }

NICOLAS.

Par l'intérêt on va vous prendre ;
Ah ! mon cher oncle, je vous tiens :
Oui, je vous tiens (*bis*).

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉCENS, ROBINEAU.

ROBINEAU.

Qu'est-ce que vous tenez ?

NICOLAS.

Le dindon, mon oncle, que j'allais mettre sur la table.

ROBINEAU.

Dépêchez-vous donc, qué diable, vous vous endormez sur le rôti.

NICOLAS.

Oh ! que non, mon oncle, je ne m'endors pas.

ROBINEAU.

Etou, messieurs et dames, prenez place.

LAVIRON.

Bien dit !

(*On reprend, en se mettant à table, le cœur.*)

Il faut , au p'tit Ramponneau ,
Danser et faire
Bonne chère.

On trouve , au p'tit Ramponneau ,
Gaité sans fard , et vin sans eau.

ROBINEAU.

Messieurs , prendrez-vous du café ?

LAVIRON.

Un jour de noce ! est-ce que ça se demande ?

ROBINEAU, *bas.*

Nicolas , va-t-en acheter de la chicorée. (*Nicolas sort.*)

LAVIRON à *Marinette.*

Tu en prendras , pas vrai cocotte ?

MARINETTE.

Ça s'ra pour la première fois.

LAVIRON.

Eh ben , mon enfant , aujourd'hui tu sauras ce que c'est !
(*On entend la ritournelle de l'air suivant dans la coulisse.*)

MARINETTE.

Tiens , est-ce qu'on se marie aussi par-là ?

BONNEAU.

C'est un petit musicien que M. Robineau ne manque
jamais de faire venir quand il y a noce et festin chez lui ,
pour le plaisir et l'agrément de la société.

LAVIRON à *Robineau.*

Dis donc , mon vieux , sais-tu bien que voilà de la ga-
lanterie , ou le diable m'étouffe.

ROBINEAU.

Ma foi , messieurs , moi je tiens à ce qu'on s'amuse
chez moi , coûte qui coûte ; mais le petit bonhomme n'est
pas exigeant , il se contente de ce que mes convives veulent
bien lui donner.

MARINETTE.

C'est-à-dire que c'est l' bourgeois qui régale , et la pra-
tique qui paye.

LAVIRON à Robineau.

Tu vas bonne maison, dis donc, mon fiston.

ROBINEAU, à part.

Mon fiston! Ces gens-là ont des expressions... Je vous demande un peu comme j'ai Pair d'un fiston!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, CRIQUET, portant plusieurs instrumens
ajustés de manière qu'il peut jouer de tous à la fois.

PORTEURS D'EAU endimanchés.

CHOEUR.

AIR : *Et zig et zig et zoc.*

Et zig, et zig et zoc.
Et fric, et tric et froc,
Quand les cœurs vont deux à deux,
Le mariage en va mieux.

UN PORTEUR D'EAU.

Au sein du plus doux ménage,
Heureux l'époux jeune et sage
Qui de son choix s'applaudit,
Et qui, cédant à sa flamme,
Seut dans les bras de sa femme,
Quelque chose qui lui dit :
Et zig, et zig et zoc,

De votre vive tendresse,
Jeunes époux, si l'ivresse
Un moment se ralentit ;
Saviez-vous quelle est l'amorce
Qui ranimera sa force ?
Entre nous, c'est un petit
Et zig et zig et zoc, etc.

BONNEAU se versant à boire.

A la santé de M. votre père, de votre mère, de votre
cousin, de votre cousine et de toute la famille. A la santé
des mariés!

LAVIRON, après avoir goûté son vin.

Dites-donc, papa Mélange, c'est du vin de salade ça?

ROBINEAU.

Est-ce qu'il serait aigre?

LAVIRON, *toussant.*

Non, il ne l'est pas ; c'est que je tousse. Allons, tirez-nous-en d'un autre.

ROBINEAU.

Pour lors , je vais vous donner du cachet vert.

LAVIRON.

Vert tant que tu voudras, pourvu que l'vin ne l'soit pas.
(*Robineau va remplir d'eau la bouteille qui est entamée, et y met un bouchon à cachet vert, qu'il tire de son tablier.*)

BONNEAU à *Criquet.*

Allons, petit, pendant qu'on va chercher la fine bouteille, chante-nous une petite chanson de circonstance.

CRIQUET.

Je m'en vais vous chanter le bon ménage. Mc v'là parti.
(*Il chante un morceau en s'accompagnant de ses instrumens.*)

N. B. Cette scène n'est qu'un cadre où l'auteur chargé du rôle de Criquet peut introduire une scène *ad libitum*.

LE BON MÉNAGE,

OU DIALOGUE A COUP DE BÂTON ENTRE UN MARI ET SA FEMME.

LE MARI.

La peste soit du mariage !
Voilà le sort qui nous attend.

LA FEMME.

Mais pourquoi donc criez-vous tant ?

LE MARI.

Je t'en donnerai tant, tant, tant
Qu'à la fin tu deviendras sage.

LA FEMME.

Ah ! ah !

LE MARI.

Pauf, pauf.

LA FEMME.

Fillettes qui voulez tâter du mariage
A l'oreille autant vous en pend.

LE MARI.

La peste soit du mariage !
Direz-vous que je n'ai rien vu ?

LA FEMME.

Je dis que vous avez trop bu.

LAVIRON, *après l'air de Criquet.*

Bravo, cadet ! c'est qu' t'en détaches tout de même.

(*On entend le tambour.*)

ROBINEAU.

Je crois que j'entends le tambour. Nicolas, va-t-en voir ce que c'est.

LES PORTEURS D'EAU.

Allons voir, allons voir.

NICOLAS, *sortant, à Laviron.*

Oh ! si ça pouvait être...

LAVIRON, *tenant son verre, et à part.*

J' tenons le coco ! (*Il boit.*)

LE MARI.

Et cette robe chiffonnée !

LA FEMME.

Vous avez la tête tournée.

LE MARI.

Et votre fichu de travers.

LA FEMME.

Vous avez l'esprit à l'envers.

LE MARI.

Moi.

LA FEMME.

Vous.

LE MARI.

Moi.

LA FEMME.

Vous.

LE MARI.

Qui, moi ?

LA FEMME.

Oui, vous.

C'est l'enfer qu'un mari jaloux.

LE MARI.

Une coquette, c'est le diable.

Oui, le diable.

Oui, le diable.

ROBINEAU, à Laviron.

Buvez-moi ça ; vous m'en direz des nouvelles.

LAVIRON.

AIR : *Tout le long de la rivière.* }

Qu'est-c' que c'est encor que ce vin-là ;
Il nous en pleut comme cela :
Un semblable jus de la treille
Ne se met jamais en bouteille ;
Il ne se sert qu'en pot à l'eau ;
Une fontaine est son tonneau ,
Et chacun peut le voir, l'année entière ,
Couler tout le long, (*ter.*)
Couler tout le long de la rivière.

TOUS.

Et chacun peut, etc.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, NICOLAS, *accourant.*

NICOLAS.

Mon oncle ! mon oncle ! prenez garde à vous !

ROBINEAU.

Qu'est-ce qu'il y a donc ? qu'est-ce qu'il y a ?

NICOLAS.

Il y a que c'est une proclamation qui dit comme ça
qu'on aie à dénoncer sur-le-champ les marchands ou les
aubergistes dont le vin serait ferlaté ou falsifié.

PERRETTE, à part.

Bon ! c'est ça.

ROBINEAU, *tremblant.*

Hé bien, petit imbécille, est-ce que ça me regarde ?

LAVIRON.

Oh ! oui, va, tu ne risques rien, entends-tu, M. Mé-
lange ? (*A Marinette.*) Viens-toi-z'en, ma poule ; le coq
va déchanter.

ROBINEAU.

Comment, M. Laviron, vous pourriez faire une chose pareille ?

LAVIRON.

Non, puisque je me générais ! le plus souvent !

MARINETTE.

A moins que vous ne consentiez à marier ces deux jeunes gens qui brûlent à l'endroit l'un de l'autre, qu'ils en dessechent.

ROBINEAU.

Ah ! je vois ce que c'est ; on a voulu m'effrayer. Le tambour, la proclamation, tout ça est une affaire arrangée avec monsieur mon neveu pour m'a racher mon consentement ; mais je suis bon cheval de trompette, et le tambour ne me fait pas peur.

(On entend un second roulement, et l'on voit paraître l'officier public, escorté du tambour et de deux soldats.)

NICOLAS.

Là ! j'avais menti, pas vrai ?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER PUBLIC, UN TAMBOUR,
SOLDATS.

L'OFFICIER PUBLIC.

AIR : *Le ciel, mes sœurs.* (Des Visitandines.)

Considérant que cette année
On ne voit plus dans la journée
De buveurs ivres en chemin,
Nous les invitons tous à venir ce matin
Déclarer, sans nul artifice,
Si le vin qu'on leur vend n'est pas de bon aloi,
Pour qu'à l'instant notre justice
Arrête, emprisonne, et punisse
Les falsificateurs, aux termes de la loi.

(Le tambour fait un roulement, et l'officier sort avec les soldats, continuant leur route.)

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

• ROBINEAU, BONNEAU, PÉRRETTE, NICOLAS,
LAVIRON, MARINETTE, AUVERGNATS, GENS DE
LA NOCE.

T O U S.

Eh bien ! c'est-y tout de bon cette fois ?

ROBINEAU, à part.

C'est une tuile qui me tombe sur la tête.

NICOLAS, à Robineau.

Allons, mon oncle, il y va de la perte de votre magasin.

PÉRRETTE.

I' vous en coûte donc bien pour faire le bonheur des autres ?

BONNEAU.

Allons, un bon mouvement.

(On entend le tambour.)

ROBINEAU.

Voilà une proclamation qui me fera perdre l'esprit.

LAVIRON.

Sois tranquille, mon homme, on le r'trouvera ; le tambour n'est pas loin Ah ça, dis, tu n' veux pas ; hé bien, gare la bombe ! Dis donc ! hé, tambourineur !

ROBINEAU.

Eh ! mon dieu ! mon dieu ! n'appellez point ! (Bas, à Nicolas.) il faut que tu aies l'âme bien mal placée.

NICOLAS.

Mais, mon oncle, qu'est-ce que l'eau vous a donc fait ?

ROBINEAU.

Tiens, j'en rougis pour toi. Un peu de hauteur, de vanité même, sied à l'homme.

NICOLAS.

Ah ben, moi, mon oncle, je ne suis ni haut ni vain.

ROBINEAU.

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

Hé bien, si la fontaine
Paraît tant te tenter,
Dans les eaux de la Seine,
Nigaud, va te jeter.
Mais ces chaînes si drues
N'ont pas d'heureuses fins ;
Si tu t'en mords les pouces,
Je m'en lave les mains.

LAVIRON.

Ah ! c'est ben heureux ! Jarni ! qu'on a d' peine à
t'arracher ça ! Allons, allons, redoublement de joie et
d'appétit. Nous allons nous remettre à table, et les deux
noces n'en feront qu'une. Allons, père Robineau,
mettez-vous là, et un plat de plus.

BONNEAU.

Et nous, en réjouissance, nous allons danser la bourrée ;
n'est-ce pas, Perrette ?

PERRETTE.

De tout mon cœur, mon père.

TOUS.

Oui, oui, la bourrée.

BONNEAU, *au musicien.*

Allons, petit, joue-nous un petit air.

(*Bonneau et Perrette dansent la bourrée ; après la
bourrée, le sauteville.*)

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville de Il arrive.

ROBINEAU, à Nicolas.

Tu veux tâter du mariage ;
Tu t'en souviendras, mon garçon ;
Et cinq ou six mois de ménage
Pour toi seront une leçon.

Le jour même on voit tout en rose;
Mais c'est autre chose
Dès le lendemain.
Si trop enclin
▲ régner en maître,
Un beau matin
Tu fais le mutin,
Ta moitié saura mettre
Un peu d'eau dans ton vin.

LAVIRON.

L'aut' jour, sortant d' la Guernouillère,
Un peu plus rond que de raison,
J' voulions r'traverser la rivière
Pour retourner à la maison :
Du bachot battant la muraille,
Et vaille que vaille,
J'arpentons l' chemin ;
J' tends l'escarpin ;
Mon bachot chavire ;
V'là qu' moi, dans l' train,
J' descends chez l' voisin,
Et c' jour-là, j' peux ben dire
Qu' j'ai mis d' l'eau dans mon vin.

BONNEAU.

Jadis, au fond de nos montagnes,
Dans cet âge où l'amour nous tient,
J'ai fait mes premières campagnes,
Et plus d'une fill' s'en souvient.
J'espérais que l' temps des fleurettes
Et des amourettes
N'aurait jamais d' fin ;
Mais v'là qu'enfin
Vient le mariage :
Ah ! quel chagrin !
Faut changer de r'frain,
Et ma fille et mon âge
Ont mis d' l'eau dans mon vin.

FERRETTE, au public.

C'est demain soir que s' fait not' noce ;
Et, Messieurs, vous savez tretous
Que, soit à pied, soit en carrosse,
Vous s' rez toujours ben v' nus chez nous.
Vous boirez à not' mariage,
Chantant, s' lon l' usage,
Un joyeux refrain ;
Mais, à la fin
D' la réjouissance,
Si vous n'êt' brin
Contens du festin,
Ah ! Messieurs, qu' l' indulgence
Mette d' l' eau dans vot' vin.

FIN.